



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG V B  
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

# « AMICALE »

Sous ce titre, dans le numéro 367 du Lien, dans un style qui fait l'admiration de tous, notre ami TERRAUBELLA a traité cette délicate question de magnifiquement façon.

Il a « retenu » mon entreprise concernant la vie des P. G. et des déportés qui ont vécu dans ce sinistre camp de Sandbostel ; j'attends les réactions de l'équipe dirigée par M. RUDIGER de Selsingen (commune où se trouvait en partie l'implantation du « Lager »).

Comment éclairer la lanterne ?

Il me faut faire appel à mes lointains souvenirs. Il y a 40 ans de cela, j'ai vécu 10 mois (en compagnie de soixante camarades) dans l'Arbeit-Kommando 470 à Garrel. Par un heureux hasard je suis tombé dans deux familles très catholiques qui ont été très bonnes, très accueillantes, même pour moi. Je pourrais écrire de longues lignes sur ce passage où la « camaraderie » avait remplacé la haine. Certains faits — véridiques cependant — pourraient heurter le pauvre P. G. qui a tant souffert...

Quarante ans après, je suis toujours en relations suivies avec les descendants de ces deux familles. Les camarades qui ont participé à mon premier voyage-pèlerinage à Sandbostel se souviennent certainement de l'accueil chaleureux qui m'a été réservé à l'Hôtel de la Gare, chez la charmante Frau ELSEN... le cadeau, au départ, offert par Karl — le fils — était étonnant.

De sincères relations se sont établies et durent toujours... Les réceptions chez Frida, Litzie et Auguste sont agréables. Simple retour en arrière, le père de la première nommée était anti-nazi... il a été arrêté par la Gestapo et matraqué pendant dix jours... malgré cela il n'a pas voulu faire le salut hitlérien ! Quel caractère, quel brave homme aussi.

L'autre fille a été marquée par la guerre ; le premier mari de Litzie est tombé en Pologne ; son second a laissé une jambe devant Leningrad. Son frère aîné, Joseph, a lui perdu une jambe en France et Auguste, capitaine d'artillerie, a été fait prisonnier à Breslau (grièvement blessé il a été très bien soigné et est rentré d'Ukraine à Noël 1949...).

A Garrel, ville de 15 000 habitants il n'y a pas d'Amicale d'anciens P. G. et pourtant chaque famille a lourdement payé son tribut ; deux autres connaissances ont passé de longues années au nord de la Sibirie. L'un d'eux, grâce à la rude intervention d'une femme Russe, a pu conserver ses jambes intactes (par -40° C) : frictions énergiques et longues avec de la neige ; il y a de bonnes gens partout.

Sur le « Thulerweg », lieu de notre travail, j'ai retrouvé le gamin ; il devait avoir 15 ou 16 ans en 1940, que nous rencontrions quotidiennement ; il a échappé à la captivité. Cécité presque complète ; en feuilletant l'album de photos... son regard s'est éclairci et avec une certaine fierté il m'a montré sa « Croix de Fer » qu'il avait — paraît-il — brillamment gagnée en Russie ! il n'en était pas moins charmant et son épouse Anneliese des plus accueillantes.

## Mémoire

Sur les prisonniers de guerre d'origine Alsace-Moselle ayant refusé l'option de libération des camps P.G. en Allemagne en 1940 et restant insoumis jusqu'à la libération en 1945.

Les prisonniers de guerre d'origine Alsace-Moselle internés dans les camps en Allemagne (stalags et oflags) se sont vu offrir dès l'été 1940 la liberté, à condition de signer la reconnaissance de leur nationalité allemande et de retourner en Alsace-Moselle annexée où ils avaient leurs biens et leur famille.

L'énorme majorité a accepté ce retour à une vie « normale ».

Nous ne fûmes que quelques centaines à refuser ce marché, résistant à toutes les offres de la Commission siégeant au Heilag V C à Offenbourg. Ces résistants de la première heure furent dirigés sur de nouveaux camps où ils restèrent sous surveillance spéciale et continue jusqu'à la libération en 1945.

Certains avaient même refusé d'aller à Offenbourg, manifestant déjà dans leur camp, leur résistance leur

Je reviens sur le Capitaine Auguste, ancien agent de douane, d'une intelligence exceptionnelle, parlant l'anglais, un peu le français, il a appris le russe en captivité ; la dernière année il faisait la comptabilité des kolkhozes ! incroyable. Il habite Bredes, il a souvent ma visite et vient également de temps à autre ici.

Ma connaissance de la langue allemande ne me permet pas de suivre de longues discussions. Quand mes filles sont là, tout va bien. Contrairement à nous, j'ai l'impression que les Allemands n'aiment pas parler, entre-eux, de cette longue période qui a cependant commencé par des succès éclatants pour finir lamentablement en désastre ! Pourquoi ?

Actuellement je viens de terminer la lecture des trois gros volumes de Ray Petitfrère intitulés : « Pas à pas avec Hitler » ; l'auteur a refait les parcours qu'Adolphe a accomplis de son départ de Brnau-sur-Inn (Autriche) où son père était brigadier de douanes... jusqu'au bunker de Berlin. Quelquefois l'auteur a recueilli des paroles bienveillantes au sujet du sinistre dictateur ; beaucoup de fois mutisme total... oubli volontaire... même maintenant, l'Allemand n'aime pas dire ses véritables impressions.

Personnellement mes « connaissances » ne m'ont jamais vanté les mérites de leur redoutable chef.

A Garrel, un certain jour, Karl m'a présenté un solide gaillard, qui appartenait à la redoutable Waffen S.S. Ce dernier m'a uniquement déclaré qu'il n'était pas volontaire ! Je n'ai pas insisté et la conversation a été de courte durée.

A Bredes, mon ami Auguste reçoit très peu d'anciens camarades P.G.. Officiellement il n'existe pas d'associations similaires aux nôtres dans cette grande et belle ville.

A Mannheim, je suis en relation avec un directeur de banque ; un jour, en lui montrant un carnet de croquis, je lui indiquais que nous avions été enfermés à 65 dans un wagon à bestiaux — depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Bremervorde — pendant trois jours et trois nuits. Avec un petit sourire il m'a déclaré qu'il avait subi le même traitement pour se rendre en Sibirie pendant... tenez-vous bien : SIX semaines ! Il était un des rares rescapés ; il n'a pas voulu poursuivre... sur ce sujet.

Le soldat Russe P.G. a beaucoup souffert en Allemagne... l'inverse s'est produit, c'est très naturel mais très affligeant en même temps.

Le soldat Allemand a durement payé les fautes et les erreurs du Führer qui au fil des années — malgré son entourage de valeur — (je parle du haut commandement) est devenu un fou dangereux. Que de crimes sur la conscience ; malgré cela les nombreuses tentatives de destruction ont miraculeusement échoué.

En Allemagne il n'y a pas d'Amicale ; le taux des pensions militaires est un taux nettement supérieur à celui pratiqué en France et les autres avantages sont nombreux ; les revendications sont donc réduites ; le souvenir des durs moments est estompé et volontairement il est laissé de côté.

valut la déportation dans des camps hors du territoire national. D'autant que l'art. 2 paragraphe 1 et surtout 2, accorde ce titre à des compatriotes simplement incarcérés dans une prison en Alsace-Moselle, et sans délai.

La loi Mondon du 19-7-1954 accorde le même avantage à nos compatriotes insoumis à l'incorporation de force, ce que nous fûmes tous, nos classes de mobilisation relevant toutes d'ordres d'appel collectif (voir le décret d'application du 10-5-1955, art. 1).

Nos familles servant d'otages en Alsace-Moselle, nous étions doublement meurtris par cette déportation.

C'est pourquoi il nous semble logique de réparer enfin une injustice que nous espérons voir levée depuis de longues années. Nos mille huit cents jours d'incarcération sont énormes en comparaison de certaines déportations en Alsace-Lorraine annexées qui ne durèrent que quarante-huit heures, dans une simple prison.

Comme vient de le déclarer notre ministre J. Laurain, il faut rendre leur dignité à ceux qui ont tout donné à la France, y compris leur jeunesse. C'est tout ce que nous demandons d'ailleurs (voir notre dossier au ministère).

Cette assimilation pourra se faire par ordonnance ministérielle ou par intervention législative par un député.

Charles WENGER.  
Délégué U.N.A.C.  
(Bas et Haut-Rhin).

Retenez bien  
cette date



Dimanche  
28  
Mars  
1982

## Assemblée Générale de l'Amicale VB - X ABC

Je rentre des U.S.A. et du Canada. A Winnipeg, abondance d'associations d'anciens combattants (la liste est longue sur l'annuaire). A Grand Marais, au bord du Lac Supérieur, au centre du pays, j'ai vu un « bistrot » réservé aux anciens combattants ; sans entrer, j'ai pu constater qu'il y avait une ambiance du tonnerre ! Là encore, les manques de connaissances de la langue ne m'ont pas permis de prendre contact... Dommage ! et le temps me manquait aussi.

L'Allemand se souvient beaucoup, il ne peut oublier ses nombreuses souffrances... Au seul nom de Russie un choc se produit ramenant le calvaire enduré. A Leeste (Banlieue de Bredes) où habitait auparavant ma fille, son voisin (78 ans) pendant cinq années a subi la famine en Sibirie. Au retour il apprenait la fin tragique de son fils unique ; à l'âge de 15 ans, appelé en dernier renfort il a disparu à Berlin peu avant la reddition.

Combien sont dans son cas dans les deux Allemagnes ?

Au cours de ma visite en R.D.A. l'an dernier... la route de « transit » ne m'a pas permis d'aborder cette délicate question. Que se passe-t-il là-bas ? Devant les difficultés rencontrées à la frontière je n'ai pas réalisé mon désir ; à Berlin-Ouest je me suis longuement arrêté au « Checkpoint Charlie » (Zone Américaine), le musée des évasions est intéressant à voir... sans traverser les chicanes... pour passer à Berlin-Est.

Le seul et unique but recherché par M. RUDIGER est de faire connaître la VERITE ; il est loisible, car il veut montrer à la génération actuelle et à celles à venir ce qui s'est réellement passé derrière les sinistres barbelés.

Notre Amicale a bien rempli son rôle et grâce à elle j'ai pu obtenir de valables témoignages venant des quatre coins de notre beau pays.

BRAVO à notre Amicale. En bon Bourguignon je suis fier d'être un petit maillon dans cette belle chaîne d'AMITIE.

Paul DUCLOUX.  
24 593 X B.

## Manifeste des Grands Invalides de guerre

POUR LA PAIX PARTOUT :

Témoins permanents et irréfutables des souffrances engendrées par les conflits armés...

Inquiets de l'évolution de la situation internationale qui peut conduire à un déchaînement insensé de violences au mépris de toutes les conventions humaines...

Conscients des ravages incommensurables qui résulteraient d'une extension imprévisible des troubles divers, alors que la guerre n'est jamais inévitable...

Estimant que « la paix entre les nations », garantie de tout progrès social valable, est le bien le plus précieux...

Sûrs du capital moral qu'ils représentent...

Adjurent les responsables de tous les pays ou gouvernements de mettre en œuvre, avec conviction et acharnement, pour répondre aux aspirations légitimes des populations, les procédures susceptibles d'apaiser les dissensions présentes...

Appellent solennellement les autorités et pouvoirs français à multiplier sans relâche les démarches nécessaires au maintien de la paix, la France ayant, maintes fois, au cours de son histoire, manifesté : sincérité, désintéressement et générosité, à l'égard de tous les peuples.

AU-DESSUS DE LA GUERRE IL Y A LA PAIX



### MEA CULPA

Pas d'Ormeau dans le numéro de septembre ! Veuillez m'en excuser.

Après un long périple de Bavière à Rome, puis à Nice, à Moulins... enfin en Bretagne, pour terminer... chez nos amis Belges à Bruxelles et chez leurs enfants à Amsterdam, je suis enfin de retour à Paris.

Excusez donc les coups de fils sans réponse... Vos lettres s'alarment sur ma santé.

Merci de vous être inquiétés... mais comme dit quelqu'un que vous connaissez bien : « J'éternue parfois... par contre mes vertèbres sont plus solides... Dieu merci ! Je veux me faire pardonner et vous embrasse.

oOoOo

### PREMIER JEUDI D'OCTOBRE

C'est la rentrée... l'automne est au rendez-vous... et nombreux aussi, ce soir, se retrouvent les anciens d'Ulm, à ce Premier dîner après les vacances.

On bavarde beaucoup, évoquant chacun ses souvenirs, en pensant que les vacances passent trop vite et sont plus longues à revenir.

Notre table est trop petite... il faut en ajouter une supplémentaire : c'est une heureuse surprise.

Venant de Bellegarde (Loiret) voici Simone et René FAUCHEUX, accompagnés d'Aimée YVONET, venus nous retrouver pour un soir. C'est la joie de les revoir... en pleine forme. Les FAUCHEUX rentrent d'Alsace, après un beau circuit, comme en témoignent les jolies photos. Pour certains, il rappelle le Circuit Alsacien, organisé si parfaitement par nos amis WENGER, dans cette belle région, à travers laquelle ils avaient su si bien nous présenter « ce beau jardin ».

Aimée a laissé pour quelques jours la Creuse et trouve auprès de nos amis l'accueil chaleureux et la fidèle amitié qui les unissent.

Merci pour cette agréable surprise. Espérons les revoir en janvier... ce n'est plus loin.

Etaient présents : Mmes BERCHOT, MORANE, YVONET, VECHAMBRE. Le « vice-président » SCHROEDER et Mme, nos amis BATUT, ARNOULT, SENECHAL, FAUCHEUX et Mme, notre camarade PRIGENT.

Excusés : BALASSE, COURTIER, REIN, DUEZ, GRESSEL, avec regrets partagés de part et d'autre.

Notre mascotte Huguette CROUTA fait un circuit archéologique dans le Péloponèse et se repose au bord de la Belle Bleue. Nous avons dû excuser son absence ce soir.

oOoOo

### COURRIER

Nos amis GRANIER sont à Royat et font la cure. Ils nous annoncent leur prochaine visite à Paris, début novembre, ainsi que le prochain mariage de leur petite-fille Véronique. Nous partageons tout leur bonheur et adressons nos meilleurs vœux de félicité aux jeunes époux.

Absents, nos amis Ponroy, au premier jeudi d'octobre... et pour cause. Ils flânent sur la Côte d'Azur, dans le calme et le charme de l'arrière saison. Merci à Suzanne, Pierre et Thierry de cette fidèle amitié.

Georgette RIBSTEIN, termine sa cure à Aix-les-Bains, et retrouve tous les jours nos amis RAFFIN, de Chambéry, pour les mêmes raisons. Ils espèrent retrouver Ginette et Julien DUEZ, de retour en Savoie, si belle quand vient l'automne.

De Montalieu (Isère). Quelle belle journée chez Roger HADJADJ qui reçoit les « Savoyards » et vacanciers. Bonne table. Bons vins. Rien n'y manque dans la bonne humeur et plaisirs partagés de se revoir. Merci de cette carte collective.

Paulette et Roger REIN, sur le retour vers Paris, après une halte à Lescheraine, chez nos amis DUEZ Ginette et Julien.

Nos amis JEANTET, de Seyssel, que nous sommes heureux d'accueillir à l'Amicale, et auxquels nous souhaitons la bienvenue. Une pensée émue pour notre regretté Antoine, et chacun de se séparer avec espoir de renouveler ces rencontres fraternelles et pour laquelle j'ai tant regretté d'être absent. Mais, qui sait... un jour peut-être serons-nous plus nombreux à Montalieu... avec l'Amicale et nos camarades de Schramberg, pour le plaisir de tous.

Bien cordialement à tous, Roger... A bientôt.

oOoOo

### CARNET ROSE

La joie est grande chez nos amis HINZ.

Une petite Marie a vu le jour chez leurs enfants, ce 28 juillet 1981.

Heureuse Maité. Vœux de bonheur pour la petite Marie, félicitations aux heureux parents, ainsi qu'aux grands-parents comblés.

L. VIALARD.  
Ancien d'Ulm.

# comprendre...

« La plupart des êtres s'adonnent au mirage d'une double croyance : ils croient à la pérennité de la mémoire (des hommes, des choses, des actes, des nations) et à la possibilité de réparer (des actes, des erreurs, des péchés, des torts). L'une est aussi fausse que l'autre. La vérité se situe juste à l'opposé : tout sera oublié et rien ne sera réparé ! »

Dicté sans aucun doute par le désespoir et l'impuissance face au Mal du monde, ce constat désabusé d'un auteur contemporain est d'une cruauté et d'un nihilisme difficilement acceptables. Sa formulation même, lapidaire, postule l'inutilité de l'action et de l'effort et condamnerait l'homme à « attendre Godot », tout comme les clochards mythiques dans le théâtre de dérision de Samuel Beckett...

Même si la mémoire des hommes semble — oubliée du bien et du mal — se dissoudre avec le temps qui passe, même si les pierres du chemin crient sous les pas innombrables des humiliés et des offensés partout sur cette terre ronde, même si la désespérance vous prend à la gorge, même alors il est une autre manière de comprendre la vie, qui laisse intactes la liberté et la responsabilité de l'homme, qui vaut pour les individus et pour les peuples, une voie pour exorciser le désespoir, pour faire précisément que tout ne soit pas oublié et que les leçons de l'histoire demeurent, c'est de résister, de chercher la vérité, en dépit du « dérisoire » qui s'y attache. Car rien n'est jamais donné aux hommes qui ne résulte de l'effort sans cesse recommencé, comme la mer dans la succession de ses flots.

D'une interrogation ici posée et à laquelle notre directeur a eu l'amabilité de répondre, j'ai appris que depuis son origine l'amicale de nos stalags avait immatriculé 4.781 adhérents.

C'est peu si l'on considère les effectifs réunis des quatre stalags concernés, plusieurs dizaines (centaines) de milliers. Dans leur sécheresse, les chiffres sont toujours éloquentes.

C'est beaucoup si l'on tient compte de notre individualisme, de la méfiance du français à l'égard des associations, comités, amicales, en tous genres, en particulier celles qui remémorent la vie sous l'uniforme, presque toujours détestable. C'est bien même, si on observe que chaque adhésion, acte de liberté essentiellement, constitue dans le cas d'espèce l'affirmation d'une solidarité.

Par nature, l'homme est volontiers ouvert au jeu, au plaisir. Il aime s'y livrer et il aime en garder le souvenir, c'est son côté ludique, hédoniste : la recherche du bonheur n'est pas une idée neuve pour lui. Mais c'est toujours avec crainte et tremblement qu'il s'emploie à écarter, à réduire, à éliminer le mal qui l'atteint. Sous toutes ses formes, individuelles ou collectives, le malheur n'est que désordre et dérangement et l'homme se veut étranger au mal qui serait l'autre dimension de la vie... La métaphysique l'ennuie.

Cette double attitude d'esprit face au bien et au mal est une constante irréductible. Comment dès lors, sans verser dans la perversité, entretenir le souvenir des malheurs qui ont jalonné notre existence ? Oublier, pour vivre !

Oui, mais l'oubli existe-t-il ?

—■—

C'est tous les jours que je m'interroge sur la captivité, ses tenants et ses aboutissants, ses conséquences sur nous tous, en son temps et après. Pourquoi, depuis quarante ans, quelques milliers de ceux qui ont vécu cette aventure s'en soucient-ils toujours, alors que l'immense majorité des autres semblent l'avoir rayée de leur horizon, comme le certificat d'études ou la première communion ?

En ces temps de sondages d'opinion, je me prends à rêver d'un qui s'adresserait à tous les anciens prisonniers de guerre vivants, pour leur demander ce qu'ils ont fait de leur captivité et quelle place elle tient encore dans leur esprit et dans leur vie. Combien instructive serait la collecte des réponses et quelle source de réflexion elle offrirait !

Car je ne peux pas croire, pour expliquer la modicité des effectifs amicalistes, à la seule ignorance de l'existence même de nos associations. C'est certainement un facteur, mais il en est assurément d'autres.

Parler d'oubli pur et simple n'est pas sérieux, bien sûr, les plis de la mémoire ne sont pas assez creux pour cela. Mais l'oubli voulu, l'oubli recherché, l'oubli délibéré ? J'imagine bien ces gefangs du silence, disséminés dans l'hexagone et à l'étranger, j'entends leur réserve, leur retenue, voire leur hostilité. Et je comprends leur attitude.

La captivité a été une tragédie qui a tué, blessé, meurtri le corps et l'âme, une rupture qui a brisé, défait des familles, des couples. Ses conséquences sociales, professionnelles, affectives ont été immenses, le retour a souvent ajouté une dimension supplémentaire à ce qui n'en avait nul besoin. Comme une capitalisation du malheur...

En 1955, à l'occasion du dixième anniversaire, j'écrivais ici même :

« 1945... Les prisonniers de guerre français regagnent leurs foyers ! après l'épreuve douloureuse et le drame de l'absence, ces hommes au cœur meurtri et au corps fatigué et usé retrouvent avec la liberté l'amour :

— Amour de l'épouse au foyer demeurée, fortifiée d'avoir sur ses épaules cinq longues années durant, supporté le fardeau ;

— Amour des enfants grandis et étonnés de voir et d'embrasser celui dont les traits souvent de leur conscience étaient comme effacés ;

— Amour d'une mère aux cheveux blancs, heureuse de serrer dans ses bras ce grand fils qu'elle craignait ne plus voir avant l'éternel sommeil ;

— Amour discret et fier du « pater familias » dont le temps écoulé a puissamment creusé les traits ;

— Amour ardent mais fidèle de celle qui, un soir, avait promis son cœur.

Joies ! merveilleuses joies du retour ! Lequel d'entre vous, mes compagnons ne se souviendrait ! S'il s'en trouvait quelqu'un — destin cruel — dont la nuit de l'exil finissant ne fut alors trouée d'aucune lumière, quelle misère ! »

Vingt-cinq années ont passé depuis que ces lignes ont été publiées. Les écrirais-je telles aujourd'hui, je ne crois pas. A les relire, la sincérité d'alors mise à part, j'en constate l'insuffisance de fond comme aussi l'expression par trop littéraire.

Le temps a fait son œuvre : des informations, des témoignages ont été publiés qui nous font mieux connaître les attitudes et les comportements des Français de France au cours des années 1940-1945, alors que nous champions outre-Rhin. Ce qui incline à une plus juste appréciation de la réalité. Il ne s'agit pas ici, est-il besoin de le dire, de jugement mais de constat. Les zones d'ombre lentement se dissipent et certains aspects insoupçonnés de ce temps noir apparaissent dans leur surprenante clarté. Au point que l'on hésite à faire état ici, par crainte de blesser inutilement quiconque, de faits pourtant rendus publics touchant « directement » les prisonniers de guerre que nous fûmes.

Ainsi, et comment en serait-il autrement, se trouverait expliquée, justifiée peut-être, pour partie, cette « distanciation » à l'égard d'une époque responsable de si dramatiques conséquences personnelles, les amicales et associations diverses d'anciens combattants ayant, aux yeux de nombreux témoins, acteurs et victimes de ce passé, le tort d'en rappeler sans cesse le souvenir. Mais lui échappent-ils pour autant ? Ne reste-t-il pas lové au plus profond d'eux-mêmes ?

On le voit, rien n'est simple. Il importe pourtant de ne pas s'exagérer la portée des attitudes et des opinions de chacun sur de si lointains événements. Le passé est écrit et nous ne pouvons rien y changer. L'assumer et l'intégrer au présent, pour comprendre celui-ci dans toute sa dimension et, ainsi, faire de notre vie une trame de fidélité, c'est-là ce qui doit nous animer tous. Mais il y a ceux qui ne se souviennent pas (ou plus) du passé, ou qui font semblant, et ceux qui croient ne pas avoir de passé. Qu'on en juge :

1°) Un récent sondage national nous a appris que 63 % des personnes interrogées, représentatives, comme on dit en la matière, estimaient que notre pays ne devrait opposer aucune résistance en cas d'invasion du territoire et qu'il conviendrait, en premier, d'engager des pourparlers avec l'ennemi (sic).

2°) Le service national restant, pour l'instant, maintenu à douze mois, un appelé écrit : « Eh bien non, ce n'est pas demain la veille qu'on abrègera nos souffrances. Et demain, comme hier, ces mêmes jeunes devront partir... chaque appelé devra tout quitter pour se retrouver isolé à cent lieues de son milieu affectif pendant un an, au beau milieu d'une foule d'individus qu'il n'a aucune raison personnelle de vouloir connaître... » (sic). Ici, comment comprendre ?

—■—

Comme vous tous, mes amis, je suis trop épris de paix et de non-violence pour souhaiter, ne fut-ce que l'ombre du dieu Mars sur nos campagnes et sur nos villes, mais convient-il pour autant de sacrifier le principe de réalité au principe d'idéal ? Dans le jeu de la guerre et de la paix, gardons-nous des émotions faciles. Comme l'écrivait dernièrement un grand journal parisien : « Si le militarisme ne conduit pas à la paix, le pacifisme n'y conduit pas non plus. Entre les deux guerres mondiales, le souvenir des horreurs de la période 1914-1918 a amené les démocraties à pratiquer sous diverses formes — ligne Maginot en France, « appeasement » en Grande-Bretagne, isolationisme aux Etats-Unis — une politique qui a conduit tout droit à Munich et aux hécatombes qui ont suivi ».

Qui, mieux que nous, est à même de comprendre ce rappel ? L'Amicale, lieu de mémoire...

J. TERRAUBELLA.

12205 V B.

## GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec	Anjou Gamay
Coteaux de l'Aubance	Anjou Rouge
Rosé de Loire	Méthode
Cabernet d'Anjou	Champenoise

## Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT  
Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

# Du Tunnel au bataillon russe chez Tito

(FIN)

Je suis resté dans cette étable pendant 48 heures. Souvenir inoubliable ! Car figurez-vous qu'il continuait à neiger. Le troisième jour, je décidais une inspection prudente autour de mon territoire. Sorti de mon étable j'aperçois deux hommes jeunes, au milieu de gamelles, s'affairant autour d'un feu... C'était la popote ! Je percevais maintenant les voix. C'était un mélange d'italien et de français. Je les interpelle. C'était deux niçois : Auguste Coignet et Sbicca, tous deux des S.T.O. Ils travaillaient à Jesenice, en Slovénie, dans une fabrique, avaient été délivrés en juillet 1944 par les Partisans. La plupart de ces français S.T.O. étaient du Midi. Ils furent embrigadés par les Partisans et, petit à petit, étaient éparpillés dans différents bataillons.

A partir de ce moment, avec Coignet et Sbicca nous ne nous sommes plus quittés pour le meilleur et pour le pire... La Croatie... La Dalmatie... Slun, Split Bari, Naples, Marseille.

Après une demi-heure de conversation sur notre itinéraire depuis ces derniers mois, ils m'apprirent une formidable nouvelle. Il y avait, à 2 kms, une mission anglaise, de quelques membres, chargée de superviser les parachutages d'armes, de vivres, de vêtements.

De suite je projetais d'aller les contacter. « Impossible ! » me dirent mes deux nouveaux compagnons. « Il y a une permanence des Partisans qui veillent sur leur sécurité ! »

Naturellement, je n'en fus nullement découragé et localisais rapidement le repaire de la mission. A partir de ce moment, je quittais, toute la journée, mon étable, ne la rejoignant que le soir, et j'émigras, à une cinquantaine de mètres de là, dans une maison complètement incendiée, mais dont une pièce, au rez-de-chaussée, avait un plafond à peu près intact. J'y faisais ma cuisine, Coignet me fournissant quelques légumes, farine de maïs et je m'en sortais très bien.

Un beau matin, c'était vers le 15 décembre, je décidais l'abandon de la mission anglaise.

Avec des ruses de Sioux, en évitant la route, j'arrivais juste devant la maison en question. J'en ai gardé un souvenir frappant. A trente mètres à peine, je voyais, assis autour d'une table, au milieu de la pièce, trois soldats anglais. Ils jouaient aux cartes. Autour d'eux, des rayons remplis de vêtements, de couvertures, de boîtes de conserves, des cigarettes... J'en avais le souffle coupé !

Au bout d'un quart d'heure, je vis un soldat se lever, prendre le couloir et sortir dans ma direction. Je me précipitais à sa rencontre. Quand l'anglais me vit devant lui, sale, pas rasé depuis le 17 décembre, presque trois mois, déchiré de partout, sentant mauvais, répugnant, des bouts de sacs autour des ballerines que j'avais fauchées quelques jours auparavant, il a eu un mouvement de recul... je l'ai vu nettement pâlir. Je comprenais assez bien l'anglais, mais le parlais mal. J'attaquais :

— « I am french soldier... » je n'ai guère eu le temps d'aller plus avant dans la conversation, j'étais ceinturé par trois Partisans, complètement déchaînés. C'était tout à fait normal ; ils étaient les gardiens de cette mission... Après quelques injectives, je réintérais ma vieille maison de Cepovan, mais je confirmais à mes deux niçois, Coignet et Sbicca, que j'allais refaire une deuxième tentative dès le lendemain. J'ai bien cru comprendre qu'ils étaient bien pessimistes sur la réussite de ma tentative.

J'attaquais donc le lendemain, mais plus tard, presque à la tombée de la nuit.

Dissimulé au même endroit que la veille, je sautais sur ma proie. C'était, cette fois, un galonné. Même punition que la veille. Je fus immédiatement ceinturé, mais cette fois-ci me débattais, criais aussi fort que mes trois agresseurs. Tout à coup, je vis sortir de la maison un Commissaire politique Yougoslave qui calma les ardeurs et me fit conduire dans une petite maison toute proche. Il me fit asseoir, appela un interprète parlant un français impeccable.

— Le Commissaire demande ce que vous désirez et d'où vous venez. Il veut tout connaître en détail.

J'attaquais donc :

— Employé dans une compagnie d'assurances jusqu'à la mobilisation en septembre 1938. La guerre dans la casemate G 17, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1940, entre Haguenau et Wissembourg. Prisonnier au Stalag V A, Ludwigsbourg. Evadé novembre 1941, repris, stalag VB Villingen, évadé par les égouts, repris, évadé à nouveau du V A, évasion réussie. Démobilisé le 24-12-41, retour à Paris janvier 1942, repris par la police française, Romainville, Charleville, évadé du train, repris février 1943, Compiègne, Mauthausen, Loibl-Pass, évadé le 17-9-44, rejoint les Partisans de Tito... Il me faisait développer tous les détails de mon récit.

Au bout de vingt minutes, il appela une vieille dame, me fit apporter un grand bol de café, un pot de confiture et un gros morceau de pain. Je n'avais vu pareilles choses depuis deux ans au moins.

— Mange, dit-il. Tout ! Tu reprendras ton récit après.

A brûle-pourpoint, alors que j'étais presque à la fin de mon épopée, il dit :

— Que penses-tu de l'accueil que t'ont réservé les Partisans ?

Et il regardait mon pantalon de déporté, mon genou à l'air et une bonne partie de la jambe gauche déchirée, mes hardes, ce que j'avais autour de mes pieds... J'avais envie de crier à l'injustice, mais il était tellement sympa ce commissaire ; il avait un regard tellement humain, que je lui répondis, après un temps :

— Ce sont des gens qui souffrent tellement eux-mêmes... c'est une guerre très impitoyable, et tellement meurtrière que je ne me permets pas de juger...

C'était le Touaric Commissar Mirko. Je sais qu'il vit toujours et j'espère bien le revoir.

Je le quittais assez tard. Après m'avoir donné quelques paquets de cigarettes, il me dit :

— Reviens me voir demain. Je vais aller à l'Etat-Major et parler de toi et de tes camarades.

Sur ma demande il me donna un laissez-passer signé de sa main, qui me garantissait libre circulation.

Je retournais voir le Touaric Mirka le surlendemain. Toujours aussi sympa, il me présenta quelques journalistes dans un bureau mitoyen. Ceux-ci prirent mon nom, ceux de mes camarades évadés. C'est ainsi qu'on a pu entendre à la radio un message annonçant que trois déportés, évadés du Camp de la Mort, se trouvaient chez les Partisans Yougoslaves, avec nos noms naturellement.

Les choses, sous l'impulsion de ce fameux Commissaire, se précipitèrent. Très vite, nous étions convoqués à l'Etat-Major Yougoslave. Ils étaient plusieurs hauts gradés, dont mon Commandant Kodric, que j'ai revu à Paris. L'entrevue a été dramatique. Un moment, il a été question de former une brigade autrichienne avec les français et les étrangers qui se trouvaient dans la région. Tous paraissaient sympas et compréhensifs devant notre dénuement... tous... sauf le Commandant le plus âgé... L'entretien se termina dans la confusion.

C'est vers le 17 ou 18 décembre que se produisit une chose mémorable, extraordinaire.

C'était le soir, je m'apprêtais à quitter cette maison détruite pour rejoindre mon étable, quand, d'un seul coup, j'ai cru devenir fou ! J'entendais comme une rumeur qui s'amplifiait, des bruits de pas de plus en plus vigoureux sur la route, et on aurait dit qu'on chantait la Marseillaise ! Je me secouais la tête, incrédule : « Tu es fou, la Marseillaise en pleine guerre, au front, dans un petit bled, en Yougoslavie ! » Comme un automate, je sortis de ma tanière... et je restais là, paralysé, stupéfié. Je vis passer une centaine de types, déguisés en SS, chantant la Marseillaise à tue-tête, ne connaissant les paroles que par bribes, avec un fort accent, mais possédant parfaitement la musique...

Ils étaient bien à cent mètres et disparaissaient dans la nuit, quand je réalisais... Je me mis à courir après eux :

— D'où venez-vous ?... Qui êtes vous ?

— Nous sommes Alsaciens !

L'un d'eux me dit : « Allez au premier rang de la colonne. Il y a un parisien, il parle mieux que nous ».

En effet ce parisien m'apprit qu'ils faisaient partie d'un bataillon Alsacien, enrôlés dans les SS, et qu'ayant appris la libération de Strasbourg, ils s'étaient rendus aux partisans avec leur armement, très important, et qu'ils allaient être rapatriés.

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là, ni Auguste, ni Sbicca, et dès le lendemain j'étais dans le bureau du Commissaire Mirko.

— Comment, lui dis-je, voilà des gens qui ont combattu contre vous, qui ont fait des ravages dans vos rangs, et ils vont être rapatriés ? Tandis que nous...

— J'ai une idée, me dit Mirko. Reviens demain, je vais aller au Korpus !

Le lendemain, j'appris le résultat de sa démarche. Avec un grand sourire et une grande tape amicale, il me dit :

— Tous les Français de la région vont être réunis et se joindront aux Alsaciens.

Le soir même, avec mes deux compagnons de Nice, nous rejoignons la route, et après trois heures de marche, nous rejoignons le fameux bataillon SS, exactement à Zolla, toutes les maisons détruites, mais quelques unes retapées et habitables. Une dizaine de personnes, très âgées et infirmes étaient restées sur place.

Dès notre arrivée, le Commandant nous fit appeler au bureau des officiers. Il m'avait beaucoup connu dans le Bataillon Russe. Il fit mettre les Alsaciens en rang et me désignant du doigt :

— Voici celui à qui vous devez obéir. C'est votre Commissaire politique !

Et s'adressant à moi il me dit :

— Tu en es responsable ; n'hésite pas surtout, en cas d'indiscipline (et il me fit un geste qui en disait long)... Tu leur feras une demi-heure de causerie politique chaque jour... Tu dois les surveiller, nuit et jour... Nous n'avons aucune confiance en ces...

## OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

**Prix franco : 60 F**

100 cartes en plus pour : 30 F

Offre valable jusqu'au 31-12-81

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN

79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

Il faut dire que beaucoup n'étaient pas d'accord pour les laisser en liberté. Certains voulaient les fusiller, car, ça avait été un fameux bataillon ; ils s'étaient battus, durement, efficacement, sachant que les Partisans ne faisaient guère de prisonniers, et puis ils avaient un armement formidable, deux ou trois mitrailleuses, des fusils modernes, des mortiers, et tous les dix hommes des F.M. Armement bien supérieur à celui des Partisans.

J'ai commencé à les répartir dans les maisons à peu près convenables. J'en avisais un, parlant assez bien le français, René Rich, de Strasbourg. Je lui donnais une responsabilité et le priais de me tenir au courant de leurs intentions et de ce qui pourrait s'ensuivre.

Deux jours à peine, après notre arrivée, voilà Rich qui arrive affolé et me dit :

— Ils ont appris que les Allemands étaient à nouveau à Strasbourg (offensive Von Runschtet) et ils veulent retourner chez les Allemands — qui étaient cantonnés non loin de là, à 10 km, dans la riche plaine de Vipacco.

Je demandais à Rich de me désigner quelques hommes de confiance. Je leur donnais chacun une grenade en leur disant de ne pas avoir peur de s'en servir à la moindre tentative. J'ai eu beaucoup de mal à calmer les officiers Yougoslaves qui voulaient en fusiller quelques-uns pour l'exemple. Je leur promettais que pas un ne partirait. Le système a très bien marché. Un seul a réussi à partir. Il n'est jamais reparu à Strasbourg.

Chaque jour arrivaient des Français qui faisaient partie du Korpus, mais c'étaient tous des S.T.O., camarades d'Auguste, ceux qui avaient été délivrés par les Partisans en juillet 1944 à Jesenice. Pas trace de mes deux camarades évadés du Tunnel avec moi ; malgré les coordonnées précises ils continuaient à déblayer la neige quelque part dans la montagne, et malgré quelques visites à Mirko je ne les ai pas vus venir, à mon grand désespoir.

Mes Alsaciens étaient calmés. Je les avais persuadés que la prise de Strasbourg par les Allemands était une fausse nouvelle.

Sur le même territoire, dans le même village, campait un bataillon Italien qui avait rejoint les troupes de Tito. C'était la Brigade « Garibaldi », Bataillon Massini.

Le 24 décembre, de bon matin, nous subissons un bombardement intensif. Les tirs semblaient partir d'assez loin et pas très précis. L'après-midi, le calme revint. Nous avions projeté de faire un petit réveillon et c'est Auguste qui s'en était occupé : un peu de farine de maïs, un peu de graisse et quelques morceaux de mou. Nous avions réussi un véritable exploit : celui d'avoir une carafe de vin blanc, un bon verre chacun. Nous avions décidé, tout normalement, de commencer les agapes à minuit. En attendant, nous étions assis par terre, en rond, à discuter naturellement des réveillons passés. Tout à coup, une véritable fusillade, assez rapprochée, et la porte de notre local s'ouvrit violemment... un soldat apparut, la mitrailleuse à la main... Tout ça s'était passé si rapidement que nous étions comme pétrifiés... Je n'avais même pas eu la présence d'esprit de saisir mon arme... Quelques secondes et le soldat en question disparut dans la nuit. Il pouvait tirer et nous exterminer sans aucune réaction de notre part ; même actuellement nous n'avons pas encore compris sa passivité.

A partir de cet instant, ce fut une fuite éperdue dans la montagne... tout le monde s'enfuyait en criant, dans la même direction, sous un feu nourri. Nous tombions tous, butant sur des troncs d'arbres et des obstacles naturels. Même le fameux Bataillon Massini s'enfuyait à toutes jambes. Nous avons ainsi couru plus d'une demi-heure avant de faire une petite pause. Des Partisans arrivaient de partout... l'attaque ennemie avait été générale. Un ordre retentit dans la nuit : direction du col situé sur notre gauche. Montée effectuée à un train d'enfer, sur la neige glacée ; certains ne pouvaient suivre... on les doublait sans la moindre compassion... une véritable fuite, mémorable cette nuit de réveillon du 24 décembre 1944. Arrivée en haut du col à 6 heures du matin. L'endroit s'appelait « Meurs-La Rouppa ». On m'a dit qu'en serbo-croate ça voulait dire l'endroit le plus froid. Naturellement les quelques bâtisses encore debout étaient occupées par les Partisans fuyant devant l'attaque ; dans les premières baraques il était impossible de trouver une place ; le sol était jonché de Partisans épuisés. Nous avons trouvé une grange... nous nous sommes écroulés dans le foin, dans le fumier plutôt, car le toit troué avait laissé passer l'eau et la neige.

Cette attaque était bien la tactique de l'ennemi : nous pourchasser au plus haut, au plus loin, pour nous faire crever de froid dans la montagne. L'ennemi avait, sur nous, l'énorme avantage d'avoir des motorisés ; ce qui lui permettait de nous tenir sous le feu de ses armes pendant plusieurs heures.

Les quelques jours passés à Meurs-La Rouppa, sous un vent glacial, sans autre nourriture qu'un brouet clair, furent très pénibles. Avec l'ami Coignet, dans nos correspondances de fin d'année, c'est plus fort que nous, nous évoquons encore cette nuit de réveillon 1944. J'avais pourtant passé une fameuse nuit et une fameuse journée avec petit Cler sur la route de Shaffousen, et de fameuses nuits au Tunnel et chez les Partisans !

Début janvier, nous quittâmes, sans regret, cet endroit, où, à coup sûr, dans le vent glacial, nous avons eu des — 25 à — 30° C. La descente nous fut facile. A Zolla, l'ennemi en était parti. Tout, naturellement, était brûlé... un véritable tremblement de terre... et alignés à la porte du petit cimetière, les dix habitants fusillés ! Quelle vision ! Je revois encore les deux femmes qui ne voulaient pas que nous rentrions dans leur pauvre logis, une quinzaine de jours auparavant, essayant de nous faire comprendre qu'elles risquaient leur vie en nous hébergeant ; il y avait un simple d'esprit, ils ne l'avaient pas épargné, lui non plus.

(SUITE PAGE 4)

## Du Tunnel au bataillon russe chez Tito (suite)

Très bref séjour à Zolla. J'eus l'occasion d'apprendre qu'à l'attaque si soudaine du village la nuit du 24, les Partisans de la première maison, quelques cuisiniers, avaient été tués et, si nous avons été pareillement surpris, c'est que la patrouille Italienne du Bataillon Masini s'est enfuie sans donner l'alerte.

A partir de ce moment, nous avons entamé une marche forcée vers la Croatie, avec des moments très durs, surtout le froid et la neige. Janvier 1945, dans cette région, c'est quelque chose! Evitant les vallées, naturellement tenues par l'ennemi... Je passe sur de nombreuses péripéties, pour en arriver au cœur de la Croatie, près de Kaplovac, dans la région de Delnice, Crnomel (Crnoml).

Un beau jour de janvier, un Yougoslave me dit :

— J'ai vu des Français, pas loin d'ici, ils ont les mêmes habits que toi...

Je me rends de suite à l'endroit indiqué et, ô surprise, j'y trouve en effet trois déportés évadés du Tunnel, eux aussi, environ deux mois après nous. Il s'agissait de Moreau, Becker et Aubert... Conversation animée, récit de leur évasion; ils étaient partis quatre, Ménard, le manquant, était resté épuisé, sans force, au bout de son rouleau dans un village, à quelques kilomètres.

Malgré le conseil des Partisans, je partis seul, la nuit, à la recherche de Ménard. Je marchais maintenant beaucoup mieux. J'avais non seulement trouvé vêtements et un pull-over chez les Alsaciens, mais aussi une paire de chaussures, du cuir, du 46. J'avais simplement été obligé de tailler, de creuser, derrière au talon d'Achille...

Après la visite de deux ou trois maisons délabrées, je trouvais Ménard, allongé, amorphe, usé, recroquevillé, sans lainages, ses vêtements d'ersatz déchirés, chaussures, plutôt galoches lui sortant des pieds, lamentable. Je l'embrassais. Il ne s'en est pas rendu compte. Je le chargeais sur mon épaule... il ne pesait rien... il n'avait même pas la force de parler.

J'ai dû mettre deux ou trois heures pour le ramener à Crnomel. Je l'allongeais près du feu, lui fit manger une bonne soupe. Il s'endormit rapidement, Je restais près de lui. Le matin, il commença à parler, il avait repris un peu de forces. Le Yougoslave, qui cependant en avait vu d'autres et qui s'occupait de la cuisine, lui donnait double gamelles. Je ne connaissais Ménard que de vue. Je ne lui avais jamais parlé. Il était électricien, j'étais mineur, et nous n'étions pas dans la même baraque au Tunnel.

Nous avons eu de nombreuses conversations; il s'assoupissait souvent, mais reprenait couleurs à vue d'œil; il me souvient même que nous étions allés à la douche et qu'il marchait à peu près normalement. Il aurait fallu que cette convalescence durât un mois, il eut été sauvé... Hélas! Au bout de quatre jours il a fallu partir en quelques minutes, l'ennemi, le terrible Oustachi, était là, tout près. Nouvelle fuite... intransportable notre ami Ménard. Comme ça nous arrivait assez souvent, depuis que nous suivions la route vers la Dalmatie, il fallait faire dix, vingt, trente kms dans la neige. Ménard est resté avec un Alsacien qui était lui aussi dans l'incapacité de partir, il avait les pieds gelés. Le Partisan s'est occupé d'eux jusqu'à la dernière minute. L'Alsacien, rentré à Strasbourg, a dit qu'ils avaient été attaqués, qu'il avait réussi à se traîner et à se camoufler. Il n'a pas revu Ménard après l'attaque.

Quant à nous, à marches forcées, tantôt faisant vingt kms, tantôt dix, après de nombreuses péripéties, nous sommes arrivés, vers la mi-février, dans une petite ville de Croatie, nommée Glina. Maisons détruites pour la plupart, mais rafistolées. Ça commençait à sentir le territoire libéré. Nous étions à une vingtaine de kms de Zagreb. Nous couchions à l'école, à même le sol, mais à l'abri. Il y avait une mission anglaise.

Le lendemain, je tapais à sa porte. C'est un officier, un capitaine, Bird, qui était là. Il m'apprit qu'il était là depuis une quinzaine de jours et qu'il avait remplacé Randolph Churchill. Ce qui me fut confirmé par le curé du village que je suis allé voir également le même jour. Formidable curé! Il possédait pas mal de mots du vocabulaire français; je crois bien que c'était la première fois qu'il avait l'occasion de s'exprimer dans notre langue dont il avait appris les rudiments uniquement avec des livres de l'Abbé Loutil — Pierre l'Hermite — « Le Grand Mufflot », « Ces dames aux chapeaux verts », etc. C'était formidable, car Pierre l'Hermite était mon curé de ma paroisse St-François de Sales, rue Ampère, et je faisais partie de son Patronage « Le Salésienne de Paris », dont le siège se trouvait à peu de chose près, à l'emplacement de l'église Ste-Odile à Levallois.

Le dimanche suivant, dans son sermon, il parla des petits français à ses paroissiens, de notre dénuement, et nous donna le produit de la quête. Ce fut encore un moment mémorable, quand, vers midi, ce dimanche là, tout notre groupe était au marché qui se tenait un peu au dehors de Glina. Nous avons acheté lait, farine, œufs, lard! Ah! cette graisse, ce lard, ont bien failli être à la source de plusieurs drames. Certains avaient exagéré... et le soir, plus d'une dizaine qui n'avaient depuis des mois et des mois, vécus que de brouets clairs et n'avaient, de toute façon, plus le goût de ces denrées depuis longtemps, se tordaient de douleurs, la diarrhée, d'autres, ce qu'on appelle « le brûlant » l'œsophage en feu. Je n'ai pas trop à critiquer, j'étais moi-même, à la limite.

Nous sommes restés plusieurs semaines à Glina... nous y avons même mangé du poulet, acheté... ou en général subtilisé... dans une grande ferme où se trouvait la roulante.

A dix kms de là, se trouvait la ville d'eau, Topousco; j'y allais souvent, à travers champs; je me suis même baigné dans la piscine d'eau chaude. Nous nous sentions revivre, mais le temps paraissait long. Nous ne pouvions partir pour la Dalmatie, car il fallait traverser une route, extrêmement dangereuse, entre Bihac et Gospic. Les Oustachis la barraient souvent. Nous dûmes d'ailleurs déguerpir en vitesse, un beau matin de mars, après un bombardement, cette fois beaucoup plus précis qu'à Zolla. Ce fut l'inévitable courette dans la montagne, accompagnés des civils.

Nous ne revînmes pas à Glina. Vers le 6 mars, nous descendîmes sur une belle route, la région paraissant complètement libérée. Dire ce que nous avons ressenti en montant dans les camions est impossible à décrire. Nous sommes descendus à Slun. De là, un train nous transporta jusqu'à Split.

Quelques jours dans cette superbe ville-plage, puis nous avons pris le bateau, le seul qui était capable de naviguer, le Ljubliame. Ce vieux rafiot fit parfaitement son devoir et nous conduisit jusqu'à Bari, de l'autre côté de l'Adriatique. C'était son avant dernier voyage. Le voyage d'après, il explosa sur une mine, dans ce même port de Bari. Ouf! En suite Naples. Puis un mois après, Marseille!

Mon ami Pagès, que Mirko, le Commissaire sympa, n'avait pas réussi à rejoindre, a suivi une autre route. Il a été tué dans un dernier combat, après une violente attaque des Allemands qui se repliaient, on parle de quatre mille. Ce combat eut lieu au bord de la rivière Isongo, à la frontière italienne.

J'ai une admiration profonde pour mon camarade d'évasion, de Prats-de-Mollo. Un courage à toute épreuve, un homme de fer, sûr; dans mon récit du « Neuvième Cercle » j'avais parlé de sa formidable action résistante et des cinquante personnes qui fuyaient les nazis et qu'il passa en Espagne, j'étais modeste, car, après la parution de mon récit en 1974, le journal « Le Midi Libre », dans un article élogieux pour le livre de Bernadac, sous le titre « Pagès, un vrai résistant » relate ses exploits et parle de cent passages vers l'Espagne. Sur le Monument aux Morts de Prats il était marqué, avant : « Jean Pagès, disparu » et maintenant : « Mort pour la France ».

Et ce jeune Ménard, résistant de la première heure, chef du réseau « Action Overcloud », resté dans l'anonymat jusqu'en 1974. C'est pourquoi je dois rendre hommage à Christian Bernadac, pour son œuvre immense qui a permis, entre autres nombreux cas, et à moi personnellement, de rendre hommage à Pagès, à ce petit Ménard que je ne connaissais pas, mais qui, en quelques heures de conversation, m'a impressionné par son courage et sa volonté. Il a fait une évasion formidable.

Je ne pourrai jamais plus rester esclave de la sorte sans réagir, sans tenter quelque chose, leur montrer que les Français ne s'avouent pas vaincus.

J'ai bien eu, à certains moments, l'impression qu'il pensait qu'il ne s'en sortirait pas! Mais quel courage dans cette acceptation! Risque de la pudeur.

Je pense souvent à ces deux héros, Tisler et Jelena. Et comment ne pas penser à cette formidable lutte des Yougoslaves contre les nazis, contre les fascistes. Treize millions d'habitants, un million quatre cent mille morts, plus les disparus! Le pays complètement incendié, détruit, ruiné. Quel formidable exemple! Ils n'ont pas été tendres avec nous, je l'ai dit et écrit, mais ils ne l'étaient pas non plus pour eux-mêmes, et combien je leur suis reconnaissant de m'avoir permis de retrouver ma dignité d'homme si profondément bafouée par les Barbares.

Georges HURET.

K.G. Mle 31248.

Mauthausen Mle 26255.

## Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

## RETRAITE DU COMBATTANT

1<sup>er</sup> AVRIL 1981 : 1 203,51 F

1<sup>er</sup> JUILLET 1981 : 1 305,15 F

Réglement en deux fois dans l'année.

Tenir compte du mois de naissance et du décalage qui peut exister entre le règlement et les nouveaux taux pouvant changer en cours d'année (valeur du point).

Le deuxième semestre tient alors compte des retards et améliorations.

Age de la retraite du combattant : « 65 ANS ».

En faire la demande un mois avant l'échéance sur un imprimé spécial que nous pouvons vous fournir (joindre un timbre pour la réponse), et à adresser au Service départemental de l'Office national des A.C. et V. de G., au chef-lieu du département « où a été délivrée la carte du combattant ».

En cas de réclamation concernant le règlement de la retraite du combattant s'adresser « directement » à la paierie qui en fait le règlement.

## HISTOIRE INCROYABLE ET POURTANT VRAIE!

Curieux et tragique destin que celui de Paul Lecornu de La Fresnaye-sur-Chedouet (Sarthe), secrétaire de notre Amicale... fusillé en 1945 par les Russes!...

Il raconte :

JE ME SOUVIENS QUAND LES RUSSES  
M'ONT FUSILLÉ

Quand Paul Lecornu énonce cette phrase, ses interlocuteurs ont toujours tendance à sourire, et cependant le peloton d'exécution devant lequel il se trouva, en cette journée du 17 mars 1945, n'avait rien de factice et ne prêtait pas à rire!

En 1938, âgé de 21 ans, Paul Lecornu avait été incorporé au 8<sup>e</sup> régiment de Zouaves stationné à Mourmelon, régiment de ligne, s'il en est! En juin 1940, il est fait prisonnier à Dunkerque, à son retour de Belgique. A cette époque, Paul Lecornu échappe une première fois à la mort : avec ses camarades, il attendait les bateaux promis alors que les avions ennemis bombardaient le port, que les bateaux coulaient dans une mer de feu alimentée par les citernes de carburants qui explosaient. Des projectiles de toutes sortes sifflaient à leurs oreilles. Dans ces moments, confie Paul Lecornu, « c'est le sauve-qui-peut général, on est conscient du danger couru et l'on devient égoïste en tenant le raisonnement du chacun pour soi, Dieu pour tous! » Le bombardement du port redoublait de violence, quand tout à coup le deuxième classe Lecornu, qui courait devant un hangar, se trouva violemment projeté sur le sol, hébété, le nez dans une tache d'huile. Un obus à ailettes venait de se ficher dans le ciment des quais à un mètre de lui, et n'avait pas explosé!... La mort lui avait fait un premier signe auquel son destin n'avait pas répondu.

Le lendemain, les Allemands faisaient près de 45.000 prisonniers, dont Paul Lecornu. Transportés à travers la Belgique, ils arrivèrent quelques jours plus tard à Sagan au Stalag VIII C. Après plusieurs mois de brimades, 42 prisonniers, dont notre miraculé furent envoyés en Haute-Silésie afin de travailler dans les fermes. Ils devaient y rester quatre ans. Hélas, plusieurs d'entre eux devaient être fusillés par les Mongols!...

LA MORT A SIX METRES DE MOI

En mars 1945, le village était bouclé par les Mongols. Une fusillade se déclencha mais n'arrêta pas l'assaut des Russes. Dans la pièce où ils sont, les prisonniers croient à une avance des libérateurs et quand cesse le dernier coup de fusil, neuf d'entre eux se décident à aller voir ce qui se passe dehors. Hélas, les hommes qu'ils avaient pris pour des alliés n'étaient qu'un régiment de troupes de choc Mongol, et, bien entendu, pas moyen de se faire comprendre. « La peur nous serrait la gorge et nous n'étions pas capables de faire un pas lorsque nous nous sommes aperçus de notre méprise. L'officier nous désigne un petit pont enjambant une rivière gelée et là, un par un, nous allions être fusillés. Le premier camarade tomba, le second s'évanouit et je pris alors sa place. Quand l'officier qui se trouvait à six mètres de moi m'ajusta, je n'ai pas voulu regarder et me suis tourné un peu. La balle pénétra dans ma poitrine et ressortit près de la moëlle épinière, creusant un cratère dans lequel on pouvait loger un poing. Evanoui, je suis tombé près du corps de mon copain et dans mon inconscience, je sentis les autres corps de mes camarades morts tomber sur le mien. Quand tout fut terminé, l'officier vint donner le coup de grâce et la balle qui m'était destinée m'effleura la tempe et me fracassa le médius. Une heure plus tard, je reprenais mes esprits et remontais sur la berge du ruisseau. Je regagnais tant bien que mal l'hôtel où les camarades me donnèrent les premiers soins. Je réalisais que la tuerie avait été arrêtée grâce à une contre-attaque allemande qui ne devait pas laisser au russes le temps de nous ensevelir. En quelques minutes, la mort m'avait appelé deux fois, mais l'heure n'était sans doute pas encore sonnée ».

SOIGNE ET GUERI PAR CEUX QUI M'AVAIENT  
FUSILLÉ

D'hôpitaux en infirmeries, de médecins en infirmeries, Paul Lecornu fut soigné avec les maigres moyens du bord par du personnel médical russe, et bien soigné, semble-t-il, puisque toujours vivant! « Et pourtant la gangrène s'était fichue dans ma plaie et j'ai bien cru ne pas en revenir. Après avoir revu le film de ma courte vie devant le poteau d'exécution, j'allais le revoir une autre fois et l'image qui me revenait toujours à l'esprit était celle de mes parents ».

Début mai 1945, je sortais de l'hôpital, guéri. Quelques jours plus tard, nous étions rapatriés via la Hollande. Le cauchemar était terminé!...

(Suite au bas de la page 5)

# COURRIER DE L'AMICALE Le parisien cultivateur

Notre ami **Maxime LESOIVE** que nous avons la joie de saluer pour sa bienvenue à l'Amicale, se rappelle au bon souvenir de ses camarades du Stalag XB Sandbostel. Il aimerait avoir des nouvelles et des adresses de ses amis du Lazarett, en particulier Edmond AXELAIRE, René DOLLIGER, Léon SITAREK, Pierre RONDEAU, Joseph VALAT, Gustave TOULEMONDE, Jacques DAVIS, Armand DI PALMA, Oscar SCHNEIDER, Louis GLOANEC, Gilbert GIRAUDET, Charles ROBERT, Marcel FOURET et d'autres.

Maxime LESOIVE, bien connu comme horloger, a passé de bonnes vacances en Savoie, chez son oncle Georges VANDOORNE et au retour est passé chez Frantz GARREAU (infirmier à la baraque 4).

Adresse de LESOIVE : 8, Impasse St-Michel, 76600 Le Havre. Tél. (35) 42-21-28.

De Munich nos amis **CHARPENEL** nous envoient ce message : « De la Forêt Noire de « triste mémoire » nous nous adressons, ma femme et moi, nos bonnes amitiés à toute l'équipe du Lien ». Merci, Julien.

Notre ami **GAUTHIER Raymond**, Marey 88320 Larmache, recherche les camarades qui se sont évadés avec lui, le 24 octobre 1941, du kommando de Bethenbronn Winterslilgen, à qui il adresse ses meilleures amitiés, ainsi qu'à tous les dévoués de l'Amicale et à tous les anciens du VB.

Notre ami **Georges PIFFAULT**, mon ex-collègue du Magazine de l'Infektion à l'hôpital du Waldho à Villingen, nous écrit :

« On dit couramment que le monde est petit, c'est bien vrai ; en effet, après avoir rencontré au cours d'une cure à Acqui-Terne, en Italie, nos amis Raoul et Mme BERTIN, j'ai fait connaissance d'un ancien du VB, qui est tout prêt à adhérer à notre Amicale, il s'agit de Félicien SCHIETECATTE, 8, Av. Henri Guillaumet, 13700 Marignane, qui a passé toute sa captivité à Tuttlingen, Kommando Schuefabrik Rierer. Ce camarade serait heureux d'avoir des nouvelles des anciens de son kommando et de Tuttlingen ».

Contact a été pris avec notre ami SCHIETECATTE, selon les instructions de l'ami Georges, et l'Amicale compte un adhérent de plus, à qui nous souhaitons la bienvenue. Merci Georges, et au 28 mars 1982, à la table du Waldho.

Notre ami **Alphonse HOFFMANN**, 53, rue Nationale, 57110 Yutz, a fêté le 6 juin dernier son 80<sup>e</sup> anniversaire. Pendant la guerre de 14-18, Yutz faisant partie de l'empire allemand, il fut fait prisonnier par les Américains à Thiaucourt, le 12 septembre 1918. Interné au Camp de St-Pierre-des-Corps, il fut rapatrié le 28 Mars 1919 dans sa Lorraine natale. A nouveau combattant de la dernière guerre, il fut à nouveau fait prisonnier le 14 juin 1940, à Fougères et interné au Stalag XB à Sandbostel, il fut rapatrié le 19 septembre 1940. Nous lui souhaitons de tout cœur de nombreux anniversaires ainsi que nos meilleurs vœux de bonne santé.

Notre ami **Raymond DOUCET**, Foyer Logement, Bd Max Dormoy, 19100 Brive, nous adresse une longue lettre sur sa visite à St-Brice-sur-Vienne, du 27 au 28 juin 1981, pays où il a travaillé avant et après la guerre. Il adresse à tous les camarades ses meilleures amitiés et son bon souvenir au Président LANGEVIN.

Notre ami **Paul DION** a déserté Nancy en septembre pour la Corse où il a trouvé le soleil. Il nous envoie une amicale pensée d'un trop court séjour à Calvi. Nous espérons que nous aurons le plaisir de le voir à la table du Waldho le 28 mars prochain et que le malencontreux genou qui l'avait retenu, au moment du départ, le 29 mars dernier ne fera pas des siennes ce jour-là. A bientôt Popaul !

Nos amis **André PALISSE** et Mme, pensionnaires au Club Méditerranée à Marrakech profitent d'une température idéale, pour visiter le Maroc. Ils pensent aux amis restés dans la capitale. Merci.

Un autre Nancéien nous donne de ses nouvelles. C'est notre ami **Léon ANCEMENT**, 57 bis, Av. de Lattre de Tassigny, 54000 Nancy, qui espère que toute l'équipe du bureau a passé de bonnes vacances et se trouve en pleine forme pour attaquer cette nouvelle année de travail. Il les salue tous au passage. Il est bien venu trois fois à Paris cette année, mais toujours en coup de vent (aller et retour dans la journée) ce qui l'a privé du plaisir de nous voir. Quand on a le virus du théâtre, on n'est pas prêt de le perdre. Et voici que notre ami Léon a taquiné le cinéma. Il a tenu le rôle de l'évêque dans le film « Le Mécréant ». « Le 3<sup>e</sup> âge occupe ses loisirs comme il peut, mais, nom d'un chien ! que les journées sont donc courtes ! » nous-dit-il, et il termine par : « Mon bon souvenir à tous ». Quand aurons-nous le plaisir de rencontrer l'ami Léon à qui j'adresse mon fraternel salut.

Notre ami **ZACO Raymond**, Le Vinci, 61 Av. Gambetta, 83400 Hyères, que nous sommes heureux de retrouver parmi nous après une longue absence, voudrait bien rencontrer des anciens de Beaune-la-Rolande, de Villingen, de l'Hôpital de Rotweil, des Baraques de Mulheim et de Kolbingen, de Neuerhausen près de Fribourg sans oublier Tuttlingen. Auteur de chansons il organisait des spectacles dans ces différents kommandos.

Notre ami **Henri VIRET**, St-Maurice-sur-Eygues, 26110 Nyons, adresse son bon souvenir à tous les anciens VB et en particulier à ceux du kommando de Monchweiler.

Notre amie **Eliane MALLET**, 4, rue du Château, 52340 Biesles, veuve de notre camarade Marcel MALLET, ancien du VB, décédé en 1968, à l'occasion du mariage de sa fille Anne avec Vincent DECOND, nous adresse un don généreux en faveur de notre Caisse d'entraide.

Nous remercions très vivement cette généreuse donatrice et adressons tous nos vœux de bonheur aux jeunes époux.

Nous souhaitons la bienvenue à notre camarade **GERMAIN Antoine**, Saint-Germain-sur-Meuve 55140 Vaucouleurs, qui, ayant appris l'existence de notre Amicale par un camarade de captivité vient de nous rejoindre. Il recevra pour cette fin d'année et pour toute l'année

1982 le journal de l'Amicale : « Le Lien ». Combien de camarades de captivité ignorent encore le journal de l'Amicale VB-X ABC auquel le Comité de rédaction attache tous ses soins pour en faire un véritable Lien entre les membres d'un même Stalag. Amis lecteurs, faites donc de la propagande parmi vos anciens camarades de kommandos.

Notre ami **Roger BLONDEAU**, de Poitiers, de passage à Paris, est venu nous rendre visite le jeudi 15 octobre dernier. Se souvenant qu'il fut, quand il habitait la région parisienne, un de ces dévoués bénévoles qui venaient les mardis et jeudis de chaque semaine travailler au bureau de l'Amicale, avec nos amis PERRON et PETERSEN, il a repris, pendant quelques heures, sa place auprès desdits nommés et a aidé à la préparation du courrier pour l'envoi en décembre des vœux de bonne année 1982. Ce qui n'est pas un mince travail. Merci Roger. Quand on est bénévole c'est pour toujours ! Ta visite nous a agréablement surpris et nous regrettons beaucoup ton éloignement. Amitiés à Maurice et à Huguette.

Notre ami **M. SICOT**, 5, Av. Claude Faugier, 07000 Privas, nous écrit :

« Suite au journal Le Lien de juin 1981, au sujet de l'article de mon camarade à retrouver, il s'agit de GRATTEPLANCHE et non de GRATTE Placide comme il était écrit dans le journal.

« Mais je cherche aussi un nommé CAMPAGNE, qui était instituteur à Toulouse ».

Nous recommandons à nos amis, lorsqu'ils nous écrivent, de mettre les noms propres en LETTRES MAJUSCULES afin d'éviter les erreurs. Comme pour les cartes postales, n'oubliez pas de mettre votre nom au-dessous de la signature, certaines sont illisibles. Avec nos excuses pour l'ami SICOT à qui nous souhaitons bonne chance dans ses recherches.

Notre ami **CRETE Maurice**, St-Martin-d'Ablois 51200 Epernay, nous écrit :

« ...J'ignorais l'existence d'un journal relatant le stalag VB. Je voudrais retrouver des camarades pouvant témoigner de mon évasion du Kdo 25002 Aluminium Fabrik de Rheinfelden, sur le Rhin.

« ...Je me suis évadé avec LAMY, de Percy, dans la Manche, et LEFEVRE Henri de Stains, ancien cordonnier, il était, à la déclaration de guerre, chauffeur chez Calberson. Je n'ai pu les joindre par lettre. Un quatrième était avec nous, LANNES, le garçon de cuisine qui nous avait ouvert le passage de la cuisine au réfectoire d'où une porte sortait sur la nature (entrée des fournisseurs). A-t-il eu peur ? Mais il ne nous a pas suivis. Itinéraire : la grande route de Lorrach, le poste de St-Chrisona, Bâle, Olten, Neufchatel, Lausanne, Genève et reçu en France à Annemasse par la Légion.

« ...Si par hasard, je pouvais retrouver ces deux camarades ou d'autres du kommando qui pourraient justifier mon évasion, car je suis toujours bloqué pour obtenir la médaille des évadés. Le dossier est déposé depuis longtemps et il y a forclusion.

« ...J'aurai plaisir à me retrouver à l'Assemblée Générale le 28 mars à La Chesnaie du Roy ».

Nous souhaitons la bienvenue à notre ami CRETE et l'attendons à La Chesnaie du Roy le 28 mars prochain. Il y trouvera certainement des anciens de l'Alu, car il y en a quelques-uns à l'Amicale. Aussi nous demandons à ces anciens de l'Aluminium à Rheinfelden de bien vouloir se manifester car il ont certainement eu connaissance de cette évasion qui s'est déroulée dans la nuit du 15 au 16 mars 1941 vers 21 h 45. Ils rendront service à notre camarade CRETE. Vous pouvez envoyer votre attestation à l'Amicale qui transmettra. D'avance, merci !

Notre ami **Charles SCHNAEBELE**, 18, rue Pierre-Corneille, 69006 Lyon, est allé à Saint-Gaudens, rendre visite à Mme DUPONCHELLE, veuve de notre camarade Charles DUPONCHELLE, et est allé se recueillir sur la tombe de notre regretté camarade. Le souvenir de nos disparus est solidement ancré dans notre mémoire. Nous n'oublierons jamais ceux qui partagèrent nos misères et parfois nos misérables joies... et qui ne sont plus.

## CARNET NOIR

Mme Jeanne PASSAS, a la douleur de nous annoncer le décès subit de son mari notre camarade Louis PASSAS, ancien du stalag XC, survenu le 25 juin 1981.

Nous présentons à Mme Jeanne PASSAS, toutes nos sincères condoléances et l'assurons de notre fidèle sollicitude dans le drame qui vient de la frapper.

Mme J. PASSAS ajoute sur sa lettre de décès : « Tous les deux nous aimions lire votre journal « Le Lien », et je voudrais continuer de le recevoir.

Amitiés à tous les P.G. de votre Amicale et maintenant dans ma solitude, je suis heureuse de recevoir « Le Lien ».

Bien chère amie, vous continuerez à recevoir chaque mois « Le Lien » dont votre abonnement est pris en charge par notre Caisse de Secours, comme nous le faisons pour toutes les compagnes de nos camarades décédés. Bon courage.

## Maldonne

Nous sommes en 1942 ; à Sandbostel il y avait une troupe de théâtre composée de bons éléments. Je me souviens de Paul VANDENBERGHE, auteur, avant-guerre, de la fameuse pièce : « J'ai dix-sept ans », de Marco BEHAR, de la Comédie Française... Ils ont joué « L'Avare », « Etienne », etc.

Je marchais dans la grande allée du camp... devant moi deux P.G. Nous passons devant une affiche annonçant la prochaine représentation théâtrale : « Britannicus ». J'entends l'un des deux P.G. dire à son copain :

« Encore une pièce contre les Anglais ! »

R. PEITAVINO.

Ils étaient une quinzaine, entassés sur une fourragère tirée par des chevaux et surveillés par un gardien qui somnolait parmi eux. Inquiets, ils se demandaient quel serait leur sort car ils avaient compris que cette fois-ci leur destinée en captivité s'accomplissait.

Arrivés sur la place d'un petit village on les fit descendre et se mettre en rang. Une douzaine de personnes les attendaient. Leur chef, maire de Niendorf, pris la parole en leur expliquant, en mauvais français, qu'ils avaient perdu la guerre et que leur devoir était de collaborer avec leurs vainqueurs pour remplacer momentanément les paysans qui se trouvaient mobilisés au front.

Après avoir tâté les biceps de chacun et demandé leur profession, les plus importants du village choisirent en premier les plus costauds et particulièrement ceux qui connaissaient déjà le métier de la terre.

Il restait deux prisonniers : un petit étudiant en philosophie et un employé de banque. Il furent attribués au « bauer », réformé de l'armée, qui possédait la plus petite ferme du village.

C'était un dimanche ; Louis et Robert suivirent leur employeur jusque chez lui et ce dernier leur montra ses terres qui leur parurent immenses, puis les fit entrer dans sa cuisine où il firent connaissance de sa femme et de sa belle-mère.

Elles leur préparèrent une collation composée d'une soupe aux fruits et de sandwiches « à l'allemande » qui leur parurent un vrai festin. Ils n'en revenaient pas ! Cela faisait plus de trois mois qu'ils devaient se contenter d'une maigre pitance qui leur permettait tout juste de tenir debout.

Pendant tout le repas les deux femmes ne cessèrent de tourner autour d'eux. Elles se baissaient, se haussaient, s'exclamaient entre elles ; pensez, deux français ! Quelles drôles de bestioles, ils avaient une tête, deux jambes, deux bras qui allaient leur appartenir et exécuter les gros travaux de la ferme ! Elles n'en croyaient pas leurs yeux.

Le fermier accompagna au kdo ses nouveaux aides, en leur faisant comprendre qu'il les attendait le lendemain à 6 heures. Comme prévu, Louis et Robert se présentèrent en se demandant ce qu'on allait leur faire. Pour ces deux parisiens l'entretien d'une ferme de même que le travail de la terre étaient une véritable énigme et s'apparentaient aussi à des travaux forcés.

Le paysan fit signe à Louis de l'accompagner et Robert suivit la femme.

Cette dernière l'emmena au milieu d'un champ de seigle, ou tout autre graminacée, et lui fit signe qu'elle allait lui montrer ce qu'il convenait d'accomplir. D'après ce qu'il comprit il s'agissait de se baisser, de faire un tas avec ces herbes et de les lier en bottes.

Pour bien lui montrer comment opérer elle se mit devant lui, se baissa en dévoilant une splendide paire de fesses bien charnues, et fit son bouquet, se redressa, fit un pas en avant et recommença. Au bout de quelques instants elle se retourna et vit que Robert était toujours à la même place.

Ne sachant pas l'allemand, comment aurait-il pu lui expliquer que l'attirance de son postérieur l'empêchait de voir comment elle s'y prenait pour faire ses bottes ? D'autant plus que cela était bien plus agréable à regarder que toutes ces herbes qui n'offraient aucun intérêt. L'a-t-elle deviné ou non, mais elle recommença de plus belle, dévoilant de plus en plus son derrière, ce qui, pour un homme frustré de présence féminine depuis des mois, faisait rêver à des joies dont il était privé depuis bien longtemps.

Cette scène fut interrompue brutalement par l'arrivée de son mari et par un retentissant « schwein fransoze » accompagné de hurlement en allemand auxquels Robert ne comprit pas un mot ! Il eut beau expliquer qu'un mal permanent aux reins l'empêchait de se baisser, il fut dare dare accompagné au kdo sous un déluge d'insultes pendant tout le parcours.

Aujourd'hui, lorsque Robert rencontre quelques anciens camarades de captivité, il est tout fier de raconter que lui aussi, parisien de naissance, sait ce que c'est le travail de la terre : il y a été employé lorsqu'il était prisonnier en Allemagne !

R. VERBA.

## Histoire Incroyable et pourtant vraie !

(SUITE)

### L'HEURE DE LA RETRAITE

Trente-cinq ans plus tard, le deuxième classe Paul Lecornu se souvient. « L'Armée anglaise à décerné au régiment du 8<sup>e</sup> Zouave la Croix des Anglais. Je suis le seul à ne pas l'avoir eue, mais c'est sans doute parce qu'ils ne savent pas où j'habite ».

Le 1<sup>er</sup> juin 1978, Paul Lecornu prenait sa retraite. Cette histoire vraie est celle d'un sans-grade, d'un homme qui n'a jamais reçu la moindre décoration et qui n'avait obtenu pour toute pension que 10 % jusqu'en 1977. Pour la perte de son doigt coupé par la balle, on a bien voulu lui attribuer 10 % supplémentaires. Comme quoi la nation ne recule devant aucun sacrifice.

Si le but de cette terrible histoire est de relater l'extraordinaire et étonnante « chance de survie » de notre camarade, il ne faut, toutefois, pas croire qu'il s'agissait là d'un fait isolé ; hélas, non ! Combien de prisonniers de guerre français ont-ils, peut-être, par erreur, subi le sort de ces malheureux ? Ayons une pensée pour eux !

Pour l'Amicale des A.C.P.G. français ayant séjourné en Russie en 1945,

Le Bureau.

## Souvenir de Neuharlingersiel

Cette anecdote se situe dans le courant de l'automne 1943. Depuis le 1<sup>er</sup> mars de cette année-là, j'avais changé d'employeur et, le 5 mars, de kommando. J'étais chez Herren, mareyeur à Neuharlingersiel, petit port de pêche de la Mer du Nord, face à l'île de Spiekrog. Le poisson lui était livré par plusieurs patrons pêcheurs dont j'ai oublié les noms. Mon travail consistait à la salaison, à la mise en conserve, et aussi au déchargement des caisses de poisson à la gare d'Esens, petite ville située à 10 kms du port.

Cette journée d'automne avait été très favorable pour la pêche de petits harengs. Pas question de salaison, le poisson devait être expédié à Bremenhaven. Le « taulier » ne possédait qu'une petite camionnette dont le moteur fonctionnait au gaz. Le transport fut confié à une entreprise de transport d'Esens. Le chargement terminé je montais dans la camionnette en compagnie du « taulier » dit « le Chef » et de sa sœur Frida. Il était déjà tard. Comme j'étais seul pour décharger les caisses de poisson dans le wagon, « le Chef » passa à Benersiel où il y avait un kommando de P.G. Russes. Le détour n'était pas long, Benersiel est situé à 4 kms d'Esens. Il obtint quatre russes qui montèrent à l'arrière de la camionnette et, en route pour la gare. Le tracteur avec ses deux remorques arrivait en même temps que nous. Aussitôt la mise en place terminée, « le Chef » nous fit monter avec lui dans le wagon. Il déboucha une bouteille de vin qu'il avait emportée de chez lui avec un verre. Il se versa un verre qu'il but, il m'en servit un, puis à chacun des quatre russes ; il offrit une cigarette et nous laissa seuls pour le déchargement. Il se rendit avec sa sœur au café en face de la gare. Les quatre collègues russes étaient joyeux. Vraisemblablement c'était la première fois qu'ils buvaient un verre de vin depuis leur captivité ! Les deux remorques furent déchargées rapidement, le tracteur partit et je me rendis à la gare prévenir que le wagon pouvait être expédié. Sur ces entrefaits, Frida vint et me dit que son frère n'était pas décidé à quitter le café. Après un certain temps que je ne saurais plus évaluer maintenant, il revint enfin. Il me sembla que « le Chef » était quelque peu « besoffen » c'est-à-dire qu'il en avait un petit coup dans le nez ! Il fit remonter les quatre Russes à l'arrière de la camionnette, je m'installai devant. Frida voyant l'état de son frère, voulut prendre le volant. Mais c'était lui qui conduisait. Direction Bersensiel, reconduire les Russes à leur kommando. La voiture roule à droite puis à gauche, et, ainsi d'un bord à l'autre de la route, le « taulier » avait perdu la notion de la ligne droite. Par chance, pas d'arbre le long de la route, et nous étions seuls à rouler.

Derrière, les Russes, bercés, chantaient et riaient, le vin et les cigarettes les avaient rendus très joyeux et ils ne se rendaient pas compte du danger, de la façon de rouler. Nous sommes arrivés sans encombre à Benersiel. Le retour à Neuharlingersiel débuta dans les mêmes conditions, ça roule à droite, ça roule à gauche ! En cours de route, la voiture s'arrêta, « le Chef » descendit et dit à sa sœur : « Prends ma place puisque tu veux conduire ». Changement de chauffeur, changement de conduite. Nous arrivâmes à la maison assez tard. La dame Heren devait déjà être couchée. Après le repas du soir composé de tartines de pain noir et blanc avec de la charcuterie et du fromage, « le Chef » me dit de changer de tenue, il ne pouvait pas me recevoir ainsi dans son salon ! Comme je lui répondis que je n'avais rien d'autre sous la main, il mit des journaux sur un fauteuil à mon intention et alla à la cave chercher une bouteille de vin. Mais aussitôt qu'il revint, sa femme entra dans le salon en criant qu'il n'était plus une heure pour boire mais pour aller se coucher ! Il rangea la bouteille et partit du salon. J'en profitais pour rejoindre le kommando situé à une centaine de mètres de là. Frida rentra chez elle. La sentinelle, sachant que j'étais à Esens à décharger du poisson, attendait patiemment mon retour, pour fermer la porte du kommando à clef.

J'ai appris et me suis rendu compte par la suite que « le Chef » comme le nommaient tous les pêcheurs, avait un penchant pour le vin. Il profitait de son commerce de poisson non rationné, pour s'approvisionner en vin. Souvent je confectionnais des paquets de conserves qui étaient expédiés par la poste dans toute l'Allemagne et en particulier dans les régions de vignobles.

Plusieurs années après la libération, j'ai su, par une lettre de Frida que son frère avait été fait prisonnier par les Russes. Sa captivité aurait été longue, et, à son retour il n'a pas repris son métier de mareyeur.

MERCIER André.

Matricule 47925  
Arb. Kdo 1078 - Stalag X C.

### Une récompense justifiée

Une carte de notre ami TRIBOUILLARD nous informe que son livre « Les Frères Tribouillard » vient de recevoir le Grand Prix des Ecrivains Normands dont le jury était présidé par M. André Castelot et M. le Professeur Vidalenc.

Bravo donc à notre ami pour son grand succès qui fait l'honneur de l'Amicale tout entière.

Chers amis amicalistes qui n'avez pas encore en votre possession ce livre d'une valeur de 60,00 F (envoi compris), je vous signale que vous pouvez encore vous le procurer directement chez l'auteur : Edouard TRIBOUILLARD, 37 Nice Caennais, 14000 Caen.

Vous vous régalez au fil des pages.

Bonne lecture à tous.

Roger LAVIER.

P. S. : J'attends mon ami TRIBOUILLARD et tous les Caennais le 28 mars 1982 à l'Assemblée Générale.

## A BATONS ROMPUS

Par une chaude journée de juillet, nous faisons notre entrée à Sandbostel. Nous qui venions de la ligne Maginot, pratiquement intacte, ne connaissant la situation que par la radio, quel étonnement de voir cette véritable fourmilière ! Cela fait l'effet d'un cirque gigantesque, avec ses énormes tentes blanchâtres, qui apparaissent, sous la lumière tournoyante des projecteurs.

Les gardiens vociférant veillent afin qu'aucun de nous ne s'échappe. Pendant mon séjour, peu de faits qui ne soient connus maintenant. Un souci primordial, la nourriture ! Le responsable se balade avec une bassine de soupe épaisse, et en donne une louche à chacun. Passons !

La monotonie de cette vie nonchalante, les allées et venues, la lecture des affiches, ne remontent pas le moral... Interdit, est le mot le plus employé, notamment tout passage du petit fil de fer fera l'objet d'un tir immédiat ! A ce propos, nous voyons un jour, un inconscient, passer ce fil pour ramasser un mégot, qui plus est devant un feldwebel, lequel suit avec attention l'attitude du gardien qui veille de ce côté. L'anxiété est grande... Heureusement, le gardien lui demande de repasser la ligne, sans plus ! sans même épauler !... Le feld qui s'est déjà fait remarquer par sa brutalité lui crie : « Tirez ! Tirez ! Qu'attendez-vous ! » Des copains à proximité, profitent de l'intermède pour aider l'imprudent à quitter la zone dangereuse... « Attention, mon vieux, cette roulette russe ne réussira pas à tous les coups ! » Othon, un camarade Lorrain, nous dit que le feld a menacé ce bon gardien de trois jours de prison.

A quelques jours de là, nous sommes quatre-vingts à partir... pour nous occuper dans les casernes de Hambourg... Nous nous connaissons à peu près tous ; entre autres je me rappelle de Ville, Lhermitte, Devin, Fenerle et le Baron que l'on appelait « les cousins » (ils s'étaient découverts une parenté en discutant. L'un et l'autre lançaient des bouthéons à tout bout de champ, exemple : Il paraît que nous serons libérés le 15 décembre !... C'était évidemment faux, mais cela aidait à créer une bonne ambiance.

Tous les matins nous étions comptés par groupes de dix ; ensuite un camion Krupp, avec remorque nous emmenait vers les principales casernes de Hambourg. Le dernier groupe visitait toute la ville : en été, travaux de jardinage ; en hiver, déchargement des remorques de coke. Parfois, les soldats circulant dans la cour de la caserne, nous regardaient désherber les allées. L'un d'eux prenait plaisir à bavarder avec nous. Un jour, il resta suffisamment de temps pour attirer l'attention d'un officier qui passait par là. « Komm hier ! », lui dit-il. Et alors commença une discussion que notre méconnaissance de l'allemand ne nous permit pas de tout saisir. Heureusement, connaissant un peu le français, le soldat nous renseigna. « Que t'a dit l'officier ? » lui demandâmes-nous. « Il a dit à moi qu'il ne fallait pas parler à toi ». Cela nous fait bien marrer.

Un jour, profitant de la confusion du départ, nos amis Aubert et Delage se glissèrent dans le groupe de la caserne Hanse, derrière laquelle passait une autoroute. Nous ne les revîmes jamais. Nous étions logés par chambres de douze. Deux d'entre nous, lorsque notre chambre était comptée, le soir, à l'appel, passaient aussitôt dans celle des deux évadés et complétaient ainsi l'effectif. Cela dura quelques jours, mais après avoir apprécié les risques pour les remplaçants, le chef de chambrée jugeant que nos deux amis après une dizaine de jours avaient eu la chance de réussir, laissa faire les choses. Il fit remarquer aux gardiens qu'il manquait deux personnes tout en espérant, en son for intérieur, que les deux évadés ne soient pas repris avant qu'il ait signalé leur disparition...

Evidemment, quelques jours après, nous nous retrouvions tous à la gare de Hambourg et dispersés dans les kommandos avoisinants.

Louis PARCZANSKI.

X B. - 33499.

## BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - X ABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - X ABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1981

Prix de l'abonnement annuel : 20 F.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne

## Le Taureau

J'étais le prisonnier n° 6819, du Stalag V B, kdo 19040. Je travaillais chez un bauer... une petite culture où il y avait également un moulin pour faire de la farine, (nous mangions du bon pain, car le préposé Fritz, 17 ans, sur mes conseils, serrait la vis du moulin pour que la farine soit plus fine).

Il y avait à la ferme sept ou huit vaches et un magnifique taureau (1200 kgs) que j'étrillais tous les matins, car j'ai appris qu'il y avait un concours à Kirschen, à 7 kms, au mois de mai, auquel nous devions participer. Nous l'avions donc bichonné : coup de tondeuse sur les reins, la queue avec un beau toupet, et le coup d'étrille quotidien... il était superbe !

Le jour tant attendu arriva. Nous partîmes tous les trois, Fritz, le Taureau et votre serviteur. Le temps était magnifique, mais l'animal était fougueux malgré l'anneau dans le nez auquel il était attaché, une corde solide tenue par Fritz ; moi, je marchais derrière muni d'un bâton mais je n'eus pas besoin de m'en servir car, au bout d'une centaine de mètres, l'animal fonça comme un char d'assaut... Impossible de l'arrêter... une fumée sortait de ses naseaux et Fritz qui s'était habillé en grande tenue — blouson, bottes, etc., — se retrouva bientôt à terre. J'eus la présence d'esprit de prendre l'anneau et de maintenir le taureau fermement tout en lui appliquant quelques coups de bâton sur le muflle.

Fritz, qui était par terre, se releva et se remit en état car le beau pantalon et le blouson avaient été sérieusement frippés dans la chute. Quand au taureau, il se calma après avoir marché un kilomètre. Nous arrivâmes à Kirschen où il y avait une grande animation, les bauer étaient assez bavards après d'amples libations dans les bistrotts du pays. Le patron Otto, nous y attendait.

J'ai omis de dire que nous étions partis pour la journée et j'avais mon casse-croûte dans un sac, avec une bouteille de cidre.

Comme je l'avais prévu, notre animal remporta le premier prix et cela, bien sûr, s'arrosa... et le patron était pompette ainsi que Fritz. Quant à moi, j'ai bénéficié d'une bouteille de bière... et j'ai pu bavarder avec quelques P.G. qui étaient venus, comme moi, avec leurs patrons, pour amener un animal, et notre conversation fut axée sur les possibilités d'évasions, évidemment.

Pour en finir je me retrouvais avec un taureau fatigué, deux allemands complètement ivres et une sacrée envie d'exploiter la situation.

Je pris Fritz sous les bras et je le mis à cheval sur le taureau qui donnait des signes évidents de fatigue. Pendant tout le trajet, je fus obligé de tirer continuellement sur la corde pour les ramener au bercail.

Le long du chemin, les paysans rencontrés me disaient : « Fritz ist krank ? » je leur répondais : « Nein ! Vil trink ! » Je peux dire que je me suis bien amusé pendant le parcours, car je fus questionné par tous ceux que je rencontrais.

En nous voyant arriver à la maison en un tel équipage, Marie, la patronne, levait les bras au ciel. Je lui expliquai la situation en quelques mots. Je rentrais le taureau exténué à l'étable... et je pris Fritz sur mon dos, pour le reconduire chez sa mère.

J'ai donc traversé le village sous les questions et les sourires ironiques des paysans. En arrivant à sa demeure, sa mère fut très étonnée de le voir arriver dans un tel état et par un tel moyen de transport... elle aussi levait les bras au ciel ! Décidément, c'était la journée des surprises ! Je fis comprendre à sa mère qu'elle ouvre le lit de Fritz, c'était la meilleure solution dans une telle circonstance. Ce qu'elle fit aussitôt. J'y laissai tomber mon fardeau. Je pense qu'il y fit de beaux rêves !

Ce furent ses derniers beaux rêves, car le malheureux, qui n'avait que 17 ans fut rapidement mobilisé, expédié sur le front russe où... il fut tué.

Henri PAQUIER.  
Médaille des Evadés.

AMIS AMICALISTES  
RETENEZ BIEN CETTE DATE  
DIMANCHE 28 MARS 1982  
Assemblée Générale  
de l'Amicale VB-X ABC

TRANSACTIONS  
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES  
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE

BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

Fritz  
Mensu  
U  
Les  
1939, o  
éloigné  
davant  
Un  
probabl  
captivit  
40 et m  
Or,  
que les  
camara  
leur fo  
Apr  
vie quot  
avec bi  
Les  
leur ma  
collis. E  
que les  
komma  
jeunes,  
à coup,  
autre h  
ver pré  
Le  
quence  
été recu  
éloigné  
accomp  
conjoin  
Que  
rades, c  
belés, r  
leur un  
qui ils  
Dan  
tiques,  
la plus  
divorce  
pronon  
avait al  
sans pe  
En  
de ces  
reconst  
épouse  
Ma  
tard —  
le Par  
connaî  
quoi s'a  
concern  
entre l  
Ava  
tes divo  
le décès  
divorcé  
décès d  
mander  
âgées d  
exempl  
du défu  
de mar  
Il c  
paru, s  
d'équité  
aussi, c  
pas per  
avec un  
giques,  
gories d  
éloigné  
pendan  
Can  
prisonn  
aussi le  
résistan  
des T.C  
qui ont  
et cert  
Ce  
ont app  
l'ex-cor  
retraite  
épouse,  
premier  
La  
d'être r  
les an  
guerre  
truction  
dix an